

Tristan Gaston-Breton

La Saga des Rockefeller

Tallandier

© Éditions Tallandier, 2021
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com

ISBN : 979-10-210-4417-3

PROLOGUE

Une dynastie américaine

La nouvelle a fait l'effet d'un coup de tonnerre ! En 2016, les Rockefeller de la cinquième génération annonçaient, au nom de la lutte contre le réchauffement climatique et de la préservation du climat, qu'ils cédaient toutes les actions qu'ils détenaient dans des compagnies pétrolières et qu'ils sortaient définitivement des énergies fossiles. Une véritable révolution pour la célèbre dynastie dont la fortune s'était édifiée, près de cent cinquante ans plus tôt, sur l'or noir ! Si elle suscita beaucoup de commentaires outre-Atlantique, cette décision eut également des effets en chaîne bien réels : dans les mois qui suivirent, nombre de grands fonds d'investissement annoncèrent leur intention de sortir du pétrole, plongeant le secteur dans la sidération et entraînant une forte baisse du cours des actions des compagnies pétrolières. Les Rockefeller venaient de prouver qu'il fallait encore compter avec eux...

La décision pour le moins iconoclaste de ses descendants aurait probablement beaucoup amusé John D. Rockefeller « senior », le fondateur de la dynastie, l'homme qui, grâce à l'or noir, était devenu dans les années 1900 la première fortune mondiale. Impitoyable en affaires et d'une froideur à terroriser ses plus proches collaborateurs – et même

ses enfants –, Senior ne manquait pas d'humour et savait apprécier l'ironie de certaines situations. Doté d'un flair infailible, il aurait sans doute compris qu'en tournant le dos à tout ce qu'il avait lui-même construit dans les années 1870-1910, les Rockefeller du ^{XXI}^e siècle se donnaient les moyens de peser à nouveau sur la marche du monde. Cette décision aurait également beaucoup plu à son fils, John D. Rockefeller « junior ». Avec son air un peu égaré, ce dernier n'avait ni l'humour ni l'esprit de son père. On le disait même sinistrement ennuyeux. Mais il avait compris, dès les années 1930, que l'avenir de la famille, souillée par l'or noir, était dans la philanthropie, le mécénat, la défense de la démocratie ou la promotion du « bien-être humain ». À bien des égards, les jeunes Rockefeller partis en guerre contre le pétrole étaient ses héritiers... Avec eux, la dynastie retrouvait un second souffle qu'elle avait un peu perdu depuis les années 1980.

Les Rockefeller... Rarement une dynastie a à ce point marqué l'histoire des États-Unis et même, plus largement, celle du ^{XX}^e siècle. Pour le plus grand nombre, ils symbolisent l'argent, le luxe et la puissance. Comme celui des Rothschild, et pour les mêmes raisons – la richesse et le pouvoir qui l'accompagne cachent nécessairement de sombres desseins... –, leur nom charrie toutes sortes de fantasmes : encore aujourd'hui, certains leur prêtent un pouvoir occulte dont témoigneraient leur rôle au sein du groupe Bilderberg et de la Trilatérale et leur appartenance soigneusement cachée – et totalement imaginaire ! – à la société secrète des Illuminati. Aux yeux des complotistes de tout poil, les Rockefeller et leurs affidés n'ont qu'un seul objectif : dominer le monde et imposer un « nouvel ordre mondial » contre les peuples et leurs représentants élus. On ne prête décidément qu'aux riches...

La perception du nom a cependant beaucoup évolué. Aux alentours de 1900, Rockefeller était sans doute l'un des patronymes les plus haïs d'Amérique. La position de monopole que le fondateur détenait dans l'industrie du pétrole grâce au trust de la Standard Oil, les moyens qu'il avait mis en œuvre pour prendre le contrôle du secteur – guerre des prix, pressions en tout genre, négociations secrètes sur les tarifs de transport... – et la révélation des méthodes employées pour éliminer la concurrence¹ lui avaient valu l'hostilité générale, celle de l'opinion publique, de la presse et de la classe politique dans son ensemble. Qu'importait que Senior soit aussi un industriel visionnaire et qu'il ait contribué à mettre de l'ordre dans une activité totalement anarchique, donnant ainsi le coup d'envoi au modèle intégré – de la production à la distribution – toujours en vigueur aujourd'hui dans le secteur pétrolier ; qu'importait aussi qu'en favorisant la concentration du secteur, il ait permis à de nombreux petits industriels – qui ne demandaient que cela et auxquels il fit souvent une place au sein de son empire – d'échapper à une faillite quasi certaine ; qu'importait enfin que ses méthodes aient été communes à tous les hommes d'affaires de la seconde moitié du XIX^e siècle, les fameux « barons voleurs », reflétant ainsi les vices et la brutalité de toute une époque. Pour une bonne moitié au moins des Américains, Rockefeller, parce que sa réussite et sa fortune étaient sans précédent encore dans l'histoire américaine et qu'elles marquaient le déclin de la figure du petit entrepreneur indépendant propriétaire de son outil de production si chère à ses compatriotes, était « le plus grand criminel de son époque » et son nom, une souillure sur le grand livre de l'histoire des États-Unis. La vie de Rockefeller n'est certes pas un champ de roses. Mais il y a clairement une légende noire de l'entrepreneur.

Ce fut l'une des grandes réussites de son fils John Davison Rockefeller junior que de donner au nom le lustre qui lui manquait. Méthodique, austère et puritain, Junior était en quête de rédemption pour lui-même et sa famille. Poursuivant et amplifiant l'œuvre amorcée par son père, il investit massivement la fortune de la dynastie dans les œuvres philanthropiques, créant ou finançant partout dans le monde toutes sortes de programmes médicaux, scientifiques, éducatifs ou culturels. C'est John Davison Rockefeller junior qui fut le véritable inventeur de la philanthropie à vocation universelle qu'avait seulement esquissée Senior et que pratique encore aujourd'hui un Bill Gates.

Dès les années 1930, Junior était à la tête d'une constellation d'institutions de portée internationale qui construisaient hôpitaux, dispensaires, centres de recherche ou écoles sur tous les continents et se livraient au mécénat à grande échelle. Dans le même temps, il s'employa à donner corps à la dynastie, la dotant de règles et de valeurs propres à séduire les Américains. Jadis vilipendé et voué aux gémonies, le nom Rockefeller y gagna la respectabilité, suscitant l'admiration du plus grand nombre ; naguère encore traités en parias, les Rockefeller devinrent des gens d'influence devant lesquels toutes les portes s'ouvraient. Étonnant retournement de situation...

C'est avec les cinq fils de Junior que la dynastie connut son apogée. Vivant au même endroit, poursuivant les mêmes objectifs et s'épaulant mutuellement pour les atteindre, ils investirent tous les lieux de pouvoir. L'un d'eux fut même vice-président des États-Unis... À la tête d'innombrables organismes, sociétés, fondations et *think tanks* dont les domaines d'activité s'interfécondaient, reçus partout comme des chefs d'État – y compris en URSS, un comble pour ces chantres du capitalisme ! –, ils créèrent un réseau

qui s'étendit à la planète tout entière. Mais cette puissance finit par leur nuire... Dans les années 1970, les Rockefeller firent à nouveau l'objet de critiques, certains voyant en eux les principaux « architectes de l'impérialisme américain » et dénonçant l'opacité de leur empire. Plusieurs ouvrages fortement teintés de marxisme² les présentèrent en capitalistes cupides responsables d'innombrables maux sur la planète, poussant le trait jusqu'à la caricature et passant presque totalement sous silence la dimension religieuse et morale, pourtant fondamentale dans leur étonnant destin. Même la quatrième génération – les enfants des cinq frères – n'hésitait plus à contester le pouvoir et les méthodes de ses aînés.

Les années ont passé depuis l'époque des cinq frères. Le temps des grands accomplissements, celui où les ambitions politiques, financières et philanthropiques s'interpénétraient, semble terminé. Reste que la dynastie est toujours là, bien vivante. Elle compte aujourd'hui près de deux cents membres, dont certaines figures atypiques, à l'image de Susan et David, très engagés dans la défense de l'environnement, de la créatrice de mode Ariana ou bien encore de ces représentants de la « génération régénérative », ceux-là mêmes qui ont décidé de sortir des énergies fossiles. Les engagements de la famille épousent leur temps... Quant à la fortune des Rockefeller, constituée d'une kyrielle d'investissements gérés par plusieurs fonds et holdings familiaux, elle reste considérable : en 2019, elle était estimée à 8 milliards de dollars.

Si l'histoire de la dynastie sort de l'ombre avec John Davison senior, ce n'est pas avec lui qu'elle commence. Elle plonge ses racines loin des États-Unis, en Europe et plus précisément en Allemagne. C'est là que s'amorce la saga des Rockefeller. Elle débute en plein XVIII^e siècle, lorsqu'un meunier protestant du Palatinat décide de quit-

LA SAGA DES ROCKEFELLER

ter sa région, qui peine à se remettre des guerres qui l'ont ravagée et que secouent à intervalles réguliers de graves tensions confessionnelles, pour rejoindre la nouvelle terre promise : l'Amérique.

CHAPITRE PREMIER

Les Palatins d'Amérique

Rockenfeld, à quelques kilomètres de Neuwied, en Rhénanie-Palatinat (Allemagne). Il ne reste plus rien aujourd'hui de ce modeste village, abandonné en 1965 pour des raisons administratives. Le lieu s'enorgueillit d'être le berceau des Rockefeller qui en portent d'ailleurs, à peine modifié, le nom. La célèbre dynastie y entame son ascension à la fin du xvi^e siècle. Du moins en partie. Car des Rockefeller – ou Rockenfeller –, il y en a en réalité, et depuis longtemps, tout autour de Neuwied, en particulier dans les anciens villages d'Ehlscheid, de Segendorf et de Fahr¹. Au fil des générations, des alliances et des aléas de l'existence, ils ont essaimé un peu partout dans la région et y ont fait souche, menant leurs petites affaires dans la plus totale obscurité...

C'est à Fahr qu'apparaît le premier ancêtre avéré du futur tycoon du pétrole. Il s'appelle Gotthard Rockenfeller. De lui on ne sait rien, sinon qu'il est né en 1590 – les dates, bien sûr, sont très incertaines –, qu'il est protestant et qu'il est mort à un âge canonique, peut-être en 1684. *Exit* donc la légende des origines françaises de la dynastie, l'histoire de ces Roquefeuil de confession protestante contraints de quitter la France après la révocation de l'édit

de Nantes par Louis XIV en 1685 et qui auraient trouvé refuge de l'autre côté du Rhin. En pleine rébellion contre son père dont elle ne supportait ni les interdits moraux, ni l'épouvantable réputation qui s'attachait à son nom, l'une des filles de John Davison Rockefeller senior avait inventé de toutes pièces ces ancêtres issus de l'aristocratie française pour donner un peu de lustre à son patronyme. William, le frère du milliardaire, y avait accordé quelque crédit, finançant jusqu'en France des recherches généalogiques. En vain.

Après Gotthard viennent Johannes Pieter et Johan Peter Rockenfeller, premiers d'une longue série de prénoms « John » que porteront tous les aînés de la famille. Comme leurs ancêtres, ils vivent de la terre et, sans doute aussi, d'un peu d'artisanat. L'histoire de la famille commence enfin à sortir de l'ombre avec Johan Peter et prend un tour radicalement nouveau. Né au début des années 1680, Johan s'est installé à Segendorf. Il y exerce la profession de meunier, signe indiscutable d'un certain statut social. Il s'y est également marié avec une fille du pays qui lui a donné cinq enfants. À la mort de celle-ci en 1719, Johan ne reste pas longtemps veuf : en 1720 ou 1721, il épouse une certaine Elizabeth Christina, elle aussi originaire de Segendorf, qui lui donnera quatre autres enfants, tous nés en Amérique. L'Amérique... En 1723, Johan a en effet pris une décision lourde de conséquences : celle de quitter définitivement l'Allemagne et d'émigrer de l'autre côté de l'Atlantique, dans ce que l'on n'appelle pas encore les États-Unis d'Amérique.

Il n'est à dire vrai ni le premier ni le seul. Depuis le dernier quart du xvii^e siècle, un flot régulier d'Allemands traverse l'Atlantique pour gagner l'Amérique. Les Anglais accueillent à bras ouverts ces nouveaux venus – quand ils

ne vont pas les débaucher directement chez eux ! – qui arrivent avec leur famille et qui ont de réelles compétences – artisanales et agricoles –, contribuant ainsi au développement économique et démographique des colonies. Ils viennent du Palatinat, du Wurtemberg ou bien encore du pays de Bade. Parmi eux, les Palatins sont si nombreux que les Américains finiront par appliquer le terme *Palatines* à tous les Allemands arrivant sur leur sol². Qu'est-ce qui les a poussés à tout abandonner ainsi pour s'installer dans un pays qu'ils ne connaissent pas ? La religion en premier lieu. Beaucoup de ces émigrants appartiennent en effet à l'une des innombrables sectes et Églises dissidentes qui ont prospéré sur le terreau du protestantisme. Ils sont mennonites, anabaptistes, labadistes, quakers... Ne trouvant pas chez eux les conditions nécessaires à l'épanouissement de leur foi, parfois persécutés, ils ont décidé de rejoindre l'Amérique, nouvelle terre promise, et d'y fonder des communautés où ils pourront vivre, s'organiser et prier librement. Beaucoup également ont fui la misère, à commencer par les Palatins dont la région a subi de terribles ravages dans les années 1688-1689 – le fameux « sac du Palatinat » par les Français lors de la guerre de la Ligue d'Augsbourg – avant de connaître une terrible famine en 1709 et à nouveau les horreurs de la soldatesque lors de la guerre de Succession d'Espagne (1701-1714). En cette première moitié du XVIII^e siècle, le Palatinat, comme une bonne partie d'ailleurs de l'Allemagne rhénane, n'a pas fini de panser ses plaies.

À Segendorf, la vie n'est donc pas rose tous les jours pour Johan Peter Rockenfeller. L'ambiance, surtout, est détestable. Membre de l'Église baptiste comme le seront

tous ses descendants après lui *, il se heurte à l'hostilité des Églises établies, à commencer par la catholique. Car la situation confessionnelle du Palatinat est loin d'être simple : majoritairement protestante mais dirigée par un prince-électeur catholique, la région connaît à intervalles réguliers des tensions confessionnelles dont les calvinistes et les luthériens font systématiquement les frais³. L'influence grandissante du catholicisme, les luttes d'influence que se livrent calvinistes et luthériens, les atteintes systématiques aux droits des confessions évangéliques, sans compter bien sûr les difficultés du temps : autant de bonnes raisons pour Johan Peter de quitter l'Allemagne. D'autres Rockenfeller venus du Palatinat – des cousins de ceux qui nous intéressent – ont déjà sauté le pas en 1710. Ils se sont installés à Germantown (Pennsylvanie) et il est probable que Johan Peter a eu quelques informations sur ce qui l'attendait de l'autre côté de l'Atlantique. À un âge déjà avancé pour l'époque – il a dépassé la quarantaine –, il s'apprête à se lancer dans une aventure immense qui va bouleverser les destinées de sa famille.

Dans le courant de l'année 1723, il s'embarque donc pour l'Amérique accompagné de sa seconde épouse et de ses cinq enfants issus du premier lit. Parti de Hollande, leur bateau a mis le cap sur New York, la grande cité de la côte Est fondée par les Néerlandais et devenue anglaise en 1664. Mais des vents contraires poussent le navire plus au sud, vers

* Courant issu du calvinisme apparu en Hollande en 1609, le baptisme accorde une importance toute particulière au baptême conscient et volontaire du croyant, exige un engagement moral de vie de tous les instants et refuse toute médiation ecclésiale. La fille de Johan Peter, Anna Christina, née en Allemagne en 1714, sera baptisée dans l'Église baptiste en 1724, comme l'attestent les registres de l'église réformée hollandaise de Raritan, près de Somerville (New Jersey). C'est la preuve que Johan Peter, comme sans doute ses parents avant lui, était baptiste.

Philadelphie (Pennsylvanie) où la famille débarque après deux mois de traversée. La région est truffée de colonies et d'établissements allemands, présents sur place depuis parfois très longtemps. Les Rockenfeller ne s'y installent pourtant pas : ils élisent domicile dans le New Jersey, à Somerville, à 70 kilomètres environ de New York. Sans doute ont-ils des contacts parmi la communauté allemande, également importante dans cette partie des futurs États-Unis. À Somerville, modeste village agricole, Peter Johan – qui n'est pas encore citoyen américain et ne peut donc posséder un bien foncier – prend une ferme en location et commence sa nouvelle vie de fermier.

On le retrouve quelques années plus tard, en 1730, citoyen à part entière de la colonie, tout comme son fils aîné, Johan Peter II, né en Allemagne en 1711. Très bien intégré à sa communauté, il est devenu un pilier de l'Église réformée locale. Il s'est porté acquéreur d'un domaine agricole de 110 hectares à Amwell, à une dizaine de kilomètres de Somerville, signe qu'il n'était pas totalement dépourvu de moyens à son arrivée en Amérique et que ses affaires ont prospéré. C'est la première terre possédée en propre par la famille. Une étape majeure dans la saga dont John Davison Rockefeller senior s'attachera à conserver le souvenir en faisant ériger en 1906, au cimetière d'Amwell, un monument à la mémoire de son aïeul. Un nouveau domaine est acquis peu après, à Rocktown (comté de Hunterdon). C'est là que Johan Peter meurt en 1763, laissant à ses enfants un patrimoine foncier déjà important.

Ce patrimoine, ses fils sauront le développer. À Amwell, l'aîné, Johan Peter II, agrandit méthodiquement la part qui lui est revenue. Lorsqu'il meurt en 1787, après avoir vécu la vie d'un fermier prospère et combattu auprès des patriotes américains lors de la guerre d'Indépendance, il transmet à

ses neuf enfants un important ensemble de terres. Parmi eux, William : né en 1750, il est le premier à sortir du pré carré dans lequel sa famille se cantonne depuis son arrivée aux États-Unis. En 1771, il a épousé l'une de ses cousines Rockenfeller de Germantown, en Pennsylvanie, où il s'est installé quelque temps. On le retrouve un peu plus tard à Taghkanic (comté de Columbia, New York) où il a acquis des terres qu'il exploite lui-même. Quelques années encore et le voilà membre du conseil des superviseurs chargé de gérer les affaires du comté de Livingston (New York). William, manifestement, est un notable respecté, comme l'étaient d'ailleurs son père et son grand-père avant lui. Ayant abandonné la consonance allemande de son nom, il se fait désormais appeler Rockefeller, nom que porteront tous ses descendants jusqu'à aujourd'hui.

Lorsque William meurt en 1793, le sixième de ses onze enfants, Godfrey Lewis – le grand-père de John Davison Rockefeller senior – n'a que 10 ans. Comme son fils après lui – qui n'y parviendra pas vraiment – et comme son petit-fils plus tard – qui, lui, y parviendra de la manière que l'on sait –, cet homme au « regard rabougri et affligé d'un éternel air de chien battu⁴ » poursuit un objectif : faire fortune. En 1806, après avoir épousé une institutrice issue d'une famille anglaise puritaine – une union que les parents de la jeune fille ont tenté en vain d'empêcher –, il s'installe d'abord à Granger, dans l'État de New York, où il achète une ferme et entreprend de se lancer dans l'agriculture à grande échelle. C'est un échec : jovial et bon vivant, Godfrey est porté sur la bouteille, velléitaire et trop faible pour s'accommoder durablement de la dure vie d'agriculteur.

Il tente cependant à nouveau sa chance à Ancram (New York), puis à Great Barrington (Massachusetts) et encore dans l'État de New York, à Livingstone. Mais ces

trois tentatives se soldent par de cuisants échecs. En désespoir de cause, il embarque au début des années 1830 toute sa famille dans un chariot bâché et prend la direction de l'Ouest. Son idée est de gagner le Michigan pour y acquérir des terres. Projet parfaitement sensé au demeurant : avec ses riches terres agricoles, le Michigan regorge de matières premières. L'inauguration en 1825 du canal Érié, qui relie Buffalo, sur les grands lacs, à New York, a marqué une étape essentielle : depuis cette date, d'énormes quantités de produits agricoles affluent vers New York où ils sont transformés et réexpédiés vers l'intérieur du pays mais aussi vers le reste du monde. « L'artère prodigieuse », comme on appelle le canal, est en train de faire de New York la ville-monde qu'elle est aujourd'hui.

Cela, Godfrey en a conscience tout comme son petit-fils comprendra l'importance du transport dans le secteur du pétrole. Mais il ne pourra jamais réaliser son objectif : selon certains, il aurait été floué des droits sur la terre qu'il avait acquise dans le Michigan par des investisseurs anglais plus avisés que lui ; selon d'autres, un homme d'affaires peu scrupuleux l'aurait convaincu d'échanger son titre de propriété contre celui d'une autre ferme située à Richford, dans l'État de New York, où naîtra plus tard le « roi du pétrole ». C'est en tout cas là, à Richford, qu'il meurt en 1857, ne laissant pas grand-chose à ses dix enfants. À cette date, cela fait un certain temps déjà que le premier de ses fils, William Avery, le père du futur milliardaire, a commencé sa vie aventureuse...

Du Palatinat aux États-Unis... Quatre générations auront suffi à faire des Rockefeller des Américains à part entière, signe du dynamisme de la société et de sa capacité à accueillir les émigrés venus d'Europe ou d'ailleurs. Au milieu des années 1850, les Rockefeller sont implantés

dans le New Jersey, en Pennsylvanie et dans l'État de New York. Ils s'y sont ramifiés et y ont fait souche. Leur nom y est connu. Prospère, la famille s'est intégrée à son pays d'accueil tout en restant fidèle à ses traditions, en particulier à la religion baptiste que Johan Peter I avait apportée d'Allemagne et qui jouera un grand rôle dans la vie de John Rockefeller. Lorsqu'il se lancera dans les affaires, celui-ci ne partira donc pas tout à fait de rien. De ses aïeux, il héritera d'un système cohérent de valeurs, d'une histoire familiale déjà bien établie – amorce de la dynastie qu'il créera –, d'une foi inébranlable dans la capacité de l'individu à forger son propre destin et d'un sens des affaires qu'il portera à son pinacle. D'eux également, et en particulier de son grand-père Godfrey qu'il aura le temps de bien connaître, il héritera d'une conviction toute personnelle : qu'un caractère bonhomme va souvent de pair avec une grande faiblesse de tempérament et qu'il faut, pour réussir, arborer un visage de marbre et cacher ses émotions. Un précepte qu'il appliquera à la lettre.

Si John Rockefeller se méfie autant des caractères joyeux, c'est aussi à cause de son père, William Avery dit « Bill le Diable », un personnage au parcours sulfureux qui va profondément marquer l'enfance et la jeunesse du futur milliardaire.

CHAPITRE II

« Bill le Diable »

Sur les rares photographies que l'on a de lui, l'homme a l'air imposant. Avec son large visage cerclé d'une épaisse barbe, sa veste de belle laine et sa chemise blanche immaculée qu'orne au col une épingle à cravate, il respire l'honnêteté et la respectabilité. Il n'en est rien : William Avery Rockefeller, le père de Senior, est en réalité un escroc doublé d'un coureur invétéré...

Il est né en 1810 à Granger (New York) où ses parents se sont installés quatre ans plus tôt et où son père tente alors, sans succès, de faire fortune. Adolescent fugueur, totalement allergique au travail – en particulier celui de la terre qui lui fait horreur –, il commence vers l'âge de 20 ans une existence vagabonde à laquelle il ne renoncera jamais. Après avoir été brièvement bûcheron – une activité bien trop pénible pour lui ! –, il s'improvise colporteur et se lance sur les routes de Pennsylvanie, du Massachusetts et de l'État de New York pour y vendre des colifichets. William est malin : lors de ses tournées, il arbore autour du cou une pancarte sur laquelle il a inscrit « Je suis sourd et muet », ce qui lui attire la sympathie des cœurs tendres et lui permet de glaner, sans en avoir l'air, des potins et des informations locales.

La supercherie marche très bien avec les Indiens – en particulier les Iroquois implantés dans le nord de l'État de New York – pour lesquels les sourds-muets sont dotés de pouvoirs surnaturels.

Aux babioles sans valeur, William ajoute bientôt des produits pharmaceutiques aux vertus incomparables, des médicaments capables de guérir tous les maux et autres remèdes miracles. C'est l'époque où les chemins et les routes des États-Unis sont sillonnés par des charlatans de tout poil qui proposent aux fermes et bourgades isolées mais aussi aux Indiens des médications imaginaires, simples mélanges d'alcool, d'essences de plantes et de quelques ingrédients achetés dans les pharmacies locales. William est l'un d'eux. Débrouillard, hâbleur et dénué de scrupules, il se prétend médecin, se fait même appeler « docteur Levingston » et enchaîne les kilomètres à bord de son chariot bâché, vendant à tous les naïfs des flacons d'un élixir de son cru, n'hésitant pas non plus à donner des consultations médicales pour la somme faramineuse de 25 dollars !

C'est en 1836, au cours de l'une de ses tournées, alors qu'il opère du côté de Richford où ses parents sont à présent installés, que William entreprend de courtiser Eliza Davison¹. Née en 1813, elle est la fille de fermiers prospères d'origine écossaise appartenant à l'Église baptiste. Son père a beau flairer l'escroc derrière le colporteur et faire tout son possible pour écarter sa fille de ce charlatan, rien n'y fait : élevée de manière très stricte, très pieuse et n'ayant guère l'occasion de s'amuser, Eliza tombe aussitôt sous le charme de ce beau parleur bien vêtu aux poches toujours pleine de dollars, qui taquine le violon et lui promet monts et merveilles. En réalité, seul l'argent des Davison intéresse William. Peu

de temps auparavant, en arrivant à Richford, il avait jeté son dévolu sur une autre jeune fille, une certaine Nancy Brown, puis, apprenant qu'elle n'avait pas un sou, l'avait délaissée pour s'intéresser à Eliza que l'on disait bien dotée. À bord de son chariot, il avait alors poussé jusqu'à la ferme Davison pour y faire son boniment et tenter de se faire remarquer par la jeune femme. Avec succès.

En moins d'un an, l'affaire est consommée, si bien que, le 18 février 1837, William épouse Eliza à laquelle son père a donné la somme importante de 500 dollars. Voilà notre homme marié, installé à quelques kilomètres de Richford, dans une petite maison de bois située sur une colline et composée d'une salle de séjour, de deux chambres et d'un dortoir à l'étage, le tout entouré d'un terrain de 25 hectares. Il a même poussé la délicatesse jusqu'à embaucher une femme de ménage afin de décharger sa jeune épouse des tâches les plus ingrates, femme de ménage qui n'est autre que Nancy Brown, devenue sa maîtresse et à laquelle il fera deux enfants !

Eliza n'ignore rien de ce qui se passe sous son toit. Curieusement, elle s'entend même bien avec Nancy, l'aidant à mettre au monde ses enfants et hébergeant tout ce petit monde durant deux ans*. Solidarité de femmes abusées et abandonnées ? Charité chrétienne ? Peut-être un peu des deux. Quoi qu'il en soit, sitôt marié et après avoir conçu un premier enfant légitime – Lucy, née en 1838 –, William a repris la route. Il est désormais absent des mois durant, ne revenant à Richford que pour donner à sa femme l'argent qui lui permettra

* Ce sont les frères de Nancy qui, en 1839, exigeront qu'elle quitte la maison Rockefeller, un véritable lupanar à leurs yeux...

de tenir jusqu'à son prochain séjour. Les affaires du « docteur Levingston » ont l'air prospères. Que fait-il ? Du colportage d'herbes médicinales et de médications, mais pas uniquement. Sans doute aussi des trafics moins recommandables, par exemple de chevaux volés, et des spéculations sur tout ce qui a un peu de valeur, qu'il s'agisse de bois de charpente, de sel ou de terre. Quand il ne fait pas des affaires, William court les aventures, multipliant les liaisons.

En 1839, il emménage avec sa famille dans une confortable maison de sept pièces environnée d'un terrain de 38 hectares située à Moravia, dans le comté de Cayuga, à une cinquantaine de kilomètres de Richford. Les premiers colons se sont installés là à la fin des années 1780 et, au début des années 1830, le modeste village est devenu un petit bourg. Eliza apprécie l'endroit qui se trouve tout près de la demeure de ses parents. C'est là que John Davison Rockefeller, le futur « roi du pétrole », vient au monde le 8 juillet 1839, deuxième enfant de William et Eliza – et quatrième de William en comptant ceux qu'a eus Nancy Brown. Quatre autres enfants légitimes suivront – deux filles et deux garçons. Lorsqu'il est de passage, William a tout du citoyen, du père et de l'époux exemplaire. Très impliqué dans la vie de sa famille, il s'intéresse à son foyer et suit de près les destinées de sa progéniture. Il accorde notamment – et accordera toujours – une grande attention à l'éducation de ses enfants. Il boit très peu, et jamais devant eux. Pas question en revanche de travailler de ses mains. Ce serait indigne de lui ! Pour s'occuper de la maison et de la terre qui l'entoure, il a embauché, outre une domestique, un ancien employé des chemins de fer, un certain Hiram Odell, qui a reçu mission de surveiller

la famille lors de ses absences et de s'occuper des tâches pénibles².

Avec ses voisins et les habitants du bourg, William se montre tout aussi jovial et amical, les conviant à de véritables festins et les régaland de ses aventures sur les routes. Certains le considèrent même comme l'un des hommes les plus éminents de la communauté. Il s'investit d'ailleurs beaucoup dans cette dernière, allant jusqu'à prendre en main la construction de l'école du bourg et à organiser un négoce de bois qui profite à tous ses concitoyens. Quant à son style, il est atypique. Toujours vêtu avec soin, portant épingle à cravate et montre en or, montant de magnifiques chevaux, il règle sans regarder les dépenses qu'Eliza a dû faire en son absence à grands coups de billets de banque et va jusqu'à exhiber d'authentiques diamants. D'où viennent-ils ? Les a-t-il achetés ? Acquis pour prix de ses services ? Ou s'agit-il de recel de biens volés ? Mystère... À Moravia, on l'appelle « Big Bill » mais aussi, de plus en plus souvent, « Bill le Diable » en raison de sa réputation sulfureuse et des rumeurs sur l'origine de sa fortune. Lui n'en a cure. Après quelques semaines en famille, il reprend à nouveau la route pour se livrer à ses innombrables trafics et à son passe-temps favori : les aventures extraconjugales.

Mais il était dit que William ne pourrait longtemps échapper au scandale. Il éclate en 1849 lorsque le tribunal local l'accuse d'avoir violé une jeune domestique tout juste embauchée. Déjà en froid avec son gendre, le vieux Davison – le père d'Eliza – refuse de payer la caution, exigeant même de la justice qu'elle récupère par la force le montant d'un prêt que « Big Bill » ne lui a jamais remboursé. Eliza verra ainsi débarquer chez elle, un matin, des hommes de loi venus saisir quelques objets

de valeur appartenant à son mari³. Craignant de passer quelque temps derrière les barreaux, William, lui, s'est empressé de quitter – seul – la ville. Il ne sera jamais inculqué.

Lorsqu'il réapparaît en 1850, c'est pour s'installer à Owego, à 80 kilomètres de Moravia. La ville est importante. Raccordée au canal Érié et au chemin de fer qui la relie à New York, elle est en plein développement depuis le milieu des années 1840. Un site idéal pour William. Il n'y reste cependant pas longtemps. Trois ans plus tard, il impose à sa famille un nouveau déménagement, cette fois à Strongsville, près de Cleveland (Ohio), une cité par où transitent les flots d'Américains qui partent à la conquête de l'Ouest et où « Big Bill » est assuré de faire de bonnes affaires. Ses trafics, de fait, ont l'air de bien se porter. Il se présente désormais comme un spécialiste reconnu du cancer. Dans les villes où il passe, il loue une chambre d'hôtel et reçoit des dizaines de patients auxquels il n'oublie jamais de vendre ses mixtures. Ses voisins assurent que c'est un homme riche. Eliza et les enfants semblent d'ailleurs ne manquer de rien. À Strongsville, ils habitent cependant une maison plus modeste que celle qu'ils occupaient à Owego, signe, peut-être, que les affaires de « Bill le Diable » ne sont pas aussi bonnes que par le passé. Pour des raisons financières, William finira par installer sa famille à Parma, dans la proche banlieue de Cleveland, dans une petite ferme environnée d'un terrain de 4 hectares.

En cette première moitié des années 1850, Eliza ne voit plus son mari dont les absences sont de plus en plus longues. Il faut dire que « Bill le Diable » a la tête ailleurs. En 1852, lors d'une tournée dans l'Ontario (Canada), il a rencontré une jeune femme de 17 ans, Margaret Allen, qu'il a

embobinée et qu'il finit par épouser en 1855 sous le nom de Levingston. L'affaire ne sera révélée par la presse que deux ans après sa mort, en 1908. Pour l'heure, le voilà bigame, contraint de partager sa vie, son temps et son argent entre l'Ontario et l'Ohio. À Parma, il ne passe plus que quelques jours par an, réglant les affaires domestiques avant de repartir aussi vite. Lorsque Eliza fait mine de l'interroger, il invoque les nécessités du commerce. Il n'est guère plus présent avec Margaret, avec laquelle il n'aura aucun enfant. À dire vrai, William se lasse vite du confort et de la routine de la vie de foyer. Il préfère sillonner le grand Ouest à bord de son chariot bâché. Afin de l'aider dans ses escroqueries, il a même embauché un jeune assistant à qui il fera payer fort cher sa formation – il n'y a pas de petits profits. Au milieu des années 1860, « Bill le Diable » disparaît de la circulation.

Eliza ignorera jusqu'au bout la double vie de son époux... Mais elle ne se fait plus guère d'illusion sur son mari, cet homme aussi instable que l'était son propre père et qui n'a cessé de l'humilier. Depuis son mariage, elle s'est habituée à vivre seule, à tenir seule le foyer familial et à élever, seule ou presque, sa progéniture, ne se formalisant ni des longues absences de William, ni de ses retours aussi subits qu'inattendus. Avec le temps, son visage en lame de couteau s'est refermé et s'est durci, ne laissant plus passer la moindre émotion. Jamais pourtant elle n'a songé à le quitter, soucieuse de protéger l'avenir et la réputation de ses enfants. Ces derniers, en revanche, adorent leur père, en particulier John Davison, qui l'idolâtre⁴. Lors des interviews qu'il donnera à William O. Inglis entre 1917 et 1920, l'industriel transformera même son père en une sorte de héros, un homme « avec un large sourire, un corps athlétique, des yeux brillants, capable de sauter en arrière

par-dessus une barrière, qui n'avait peur de rien et à qui rien n'y personne ne pouvait résister⁵ ».

Comment s'étonner d'une telle adoration ? Lors de ses brèves apparitions en famille, « Big Bill » se montre enjoué avec ses enfants : il les emmène à la pêche ou à la chasse, leur joue des airs de violon ou se livre devant eux à d'étonnants numéros de ventriloque. Rien à voir avec Eliza : pieuse et stricte, celle-ci a pris en toutes choses l'exact contrepied de « Bill le Diable », donnant à ses enfants une éducation austère. William et Eliza... du premier, John Rockefeller va hériter d'un incontestable sens des affaires ; mais c'est de sa mère qu'il va tirer l'essentiel des valeurs et des principes qui guideront sa vie.

CHAPITRE III

« Une excellente femme »

Dans la première moitié des années 1850, tous ceux qui croisent John Rockefeller sont impressionnés par le sérieux émanant de sa personne. « Il marchait lentement et semblait toujours plongé dans ses pensées¹ », se souviendra plus tard une connaissance de jeunesse. À 15 ans à peine – il est né en 1839 –, il paraît bien plus que son âge. Avec son visage mince et étroit, son air austère, ses lèvres fines et ses yeux inexpressifs, il ressemble de manière frappante à sa mère dont il semble avoir hérité le caractère renfermé. Tout le contraire de « Big Bill » dont la tête massive, le caractère enjoué et les vantardises font le bonheur de ses concitoyens.

Deuxième enfant légitime et fils aîné de William et d'Eliza Rockefeller, John Davison a connu une enfance étrange entre un père adoré mais toujours par monts et par vaux et une mère accaparée par ses devoirs et qui semble expier sa faute originelle : celle d'avoir épousé, contre l'avis de son père, le bonimenteur Rockefeller. Du premier, John Davison ne sait pas grand-chose sinon qu'il « fait des affaires » un peu partout dans le pays – mais lesquelles exactement, il l'ignorera longtemps – et qu'il n'oublie jamais de lui glisser une pièce d'or dans la poche lorsqu'il rentre de ses tournées, signe que lesdites affaires sont plutôt prospères.

Parfois, le soir, William énonce à son intention, sur un ton sentencieux, quelques « maximes » propres à le faire réfléchir sur la marche du monde : « Méfie-toi de la foule » ; « Si tu veux que ton entreprise prospère, sois sur place très tôt le matin et fais-la démarrer toi-même le matin » ; « Ne fais jamais comme les autres, suis ton propre chemin » ; « Ne fais confiance à personne, pas même à moi » ; « Paie tes dettes, réclame ton dû »... Telles sont quelques-unes de ses phrases préférées.

À ces conseils qui ne brillent pas par leur originalité mais que le futur industriel n'oubliera jamais, « Big Bill » ajoute quelques travaux pratiques. Dès l'âge de 8 ans, John Davison – et plus tard ses frères William junior et Frank – est initié par son père aux réalités des affaires, et en particulier aux secrets de l'achat et de la vente. William, en l'espèce, ne s'embarrasse guère de scrupules : lorsqu'il marchandé quelques babioles avec son fils, il fait tout pour le gruger, persuadé que son aîné a tout à gagner à se frotter à la brutalité du monde des affaires. « Je filoute mes garçons chaque fois que je le peux. Je veux en faire des durs à cuire² », avouera-t-il un jour à des voisins. Atypiques, ses méthodes font forte impression sur John Davison. « Mon père était un véritable homme d'affaires. Je lui dois beaucoup : c'est lui qui m'a appris les principes et les règles qui régissent le monde des affaires », dira-t-il bien plus tard. De fait, le futur « roi du pétrole » se révélera un négociateur aussi rusé qu'impitoyable, prêt à toutes les manœuvres pour parvenir à ses fins...

Sa mère non plus n'est pas avare de maximes, issues de la littérature puritaine. « À gaspillage éhonté, honteuse pauvreté » ; « Au gaspillage suit pénible carence », lance-t-elle ainsi à ses enfants. D'une grande piété, Eliza tient son foyer d'une main de fer, faisant régner une stricte dis-